

UNE ODEUR DE COGNAC



Premières et dernières pages
signées
France Roy

Avec la collaboration et la complicité de
Marie-Ève Boyer
Robert Lalande
Guillaume Robert
du collectif ***Les Flagrants Écrits***

XII^e course à relais – Été 2020
***Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)***

Xavier se redressa d'un bond. On cognait à sa porte. Son premier réflexe fut de regarder sa montre qui affichait 21 heures. Il avait dormi plus longtemps que prévu. Il se hâta d'aller ouvrir. Étonné de voir la technologiste du laboratoire avec tout son attirail lui sourire à belles dents, il ne trouva pas les mots à la hauteur d'un tel enthousiasme.

— Bonsoir, docteur Loug ! Je peux entrer ?

— Bonsoir, Maria. Oui, bien sûr.

— Vous êtes le dernier sur ma liste et ça fait une semaine que je vous laisse des messages pour vous rappeler de passer au labo, mais sans succès. Alors comme ce soir est mon dernier quart de travail avant les vacances, et que j'ai su que vous étiez de garde, je me suis dit : *Si la montagne ne vient pas à moi, j'irai à la montagne*. Une toute petite prise de sang qui prendra moins de deux minutes et vous serez débarrassé de mes appels incessants, je vous le promets !

— Désolé, Maria, j'ai été débordé toute la semaine ! On m'a dit que la majorité du personnel avait accepté de passer le test sérologique. Avez-vous des résultats ?

— Oui, beaucoup ont développé une quantité impressionnante de lymphocytes T CD4 +. L'infectiologue est content. Il va pouvoir poursuivre sa recherche pour trouver un vaccin contre la Covid.

Xavier s'assit dans son fauteuil de bureau et allongea le bras. Maria posa un garrot élastique autour du biceps et, avant même qu'elle eut le temps de décapsuler l'aiguille de la seringue, la sonnerie d'un téléphone cellulaire les alerta.

Le bruit provenait du fin fond de son bureau. Surpris de ne pas l'avoir sur lui, il se rappela tout à coup l'avoir laissé sur la table tout près de son lit de fortune. Précipitamment, il se leva. Maria s'empressa de desserrer le garrot. Son téléphone affichait trois appels successifs STAT*¹ du bloc opératoire.

— Oui, je sais, c'est votre troisième appel ! Quelle chirurgie est-ce ? J'arrive tout de suite. Maria, il faut faire vite, on m'attend au bloc pour une appendicectomie d'urgence.

Pendant qu'elle s'exécutait, il effaça les appels de son cellulaire. Ce troisième jour de garde avait été éprouvant. Il n'avait dormi que trois heures la nuit dernière et avait opéré toute la journée.

— Vous terminez demain matin, docteur Loug ?

— Non, à minuit. Un collègue m'a demandé de lui donner ma garde de nuit.

— Je pense vous avoir réveillé, n'est-ce pas, ajouta-t-elle en sortant, après avoir remarqué l'oreiller sur une chaise longue ouverte près du mur. Je m'en excuse !

¹ **Stat** : abréviation du latin *statim*, « immédiatement » ou « instantanément », utilisée principalement dans le domaine médical pour indiquer une demande prioritaire.

— Ne vous en faites pas. Quand je suis de garde, je dors dans mon bureau. Je trouve le local des médecins trop bruyant. Bonnes vacances, Maria, et surtout reposez-vous bien !

Maria le regarda s'enfuir en courant. Elle n'était pas la seule à être sensible à son charme discret. Bel homme, début quarantaine, célibataire à ce qu'on dit, toujours gentil, poli, attentionné, reconnu excellent chirurgien. L'homme idéal, quoi ! Depuis cinq ans qu'il arpentait les corridors de cet hôpital, et faisait battre bien des cœurs. Il y a des hommes qui me font regretter d'être mariée, pensa-t-elle en s'éloignant.

Xavier était à se brosser quand le brancardier passa derrière lui poussant la civière du futur opéré. Un coup d'œil rapide lui permit d'entrevoir un jeune adolescent sommeillant. Suivait Vincent, l'anesthésiste avec qui il aimait bien travailler.

— Dis-donc Xavier, qu'est-ce que tu fais encore ici ? Tu fais toutes les gardes à ce que je vois. C'est rendu un mode de vie. Les collègues exagèrent, ils savent que tu ne refuses jamais.

— Je m'accumule une banque et un jour, je vais toutes les revendiquer, répondit-il en riant.

Xavier termina son brossage et pénétra dans la salle d'opération où les deux infirmières étaient déjà en poste. L'équipe était complète. Vincent, assis à la tête du patient, se préparait à l'anesthésier. Une fois habillé en chirurgien, il s'approcha de la table, salua d'un signe de tête l'infirmière en service interne, se tourna vers Vincent qui lui dit que le patient était endormi et qu'il pouvait commencer.

— Bistouri !

Il était 22 h 30 quand il eut terminé le dernier point de suture. Après avoir salué tout le monde, il prit les documents qu'il devait remplir et il se dirigeait vers la sortie quand Vincent l'interpela.

— Xavier, tu as le goût pour un café ?

— Non, pas ce soir. Je dois dicter le protocole opératoire et je veux rentrer chez moi à la fin de ma garde.

Son cellulaire bourdonna. Tout de suite il répondit. C'était le collègue qui devait commencer à minuit mais qui était déjà en poste et qui lui offrait de partir plus tôt. Il accepta avec joie.

De retour dans son bureau, il replia la chaise longue, prit l'oreiller et les rangea dans le placard. Une douce lumière émanait de sa lampe de bureau. Il aimait cette ambiance feutrée de calme et d'intimité.

Il s'assit à son bureau, prit un trousseau de clés de sa poche, en dégacha une toute petite dont il se servit pour ouvrir le plus grand des trois tiroirs. Il prit la bouteille de cognac, la plaça devant lui et la regarda quelques secondes. Il l'ouvrit, l'approcha de

son visage et les yeux fermés, en huma l'odeur pendant de longues minutes. Puis, il la déposa délicatement à sa droite, tout près de lui.

Il ouvrit son ordinateur, mit le dictaphone en marche et commença à dicter : « *Protocole opératoire, Dr Xavier Loug. Diagnostic préopératoire : Appendicite. Date de l'opération : 01 juin 2020...* »

Une fois la dictée terminée, il éteint l'ordinateur, reboucha la bouteille de fine, la remit dans le tiroir qu'il s'empressa de verrouiller. Il retira son uniforme de chirurgien pour remettre ses vêtements de tous les jours. Après avoir quitté son bureau, il se dirigea vers la sortie de l'hôpital en direction du stationnement où était garée sa voiture. Il était 23 heures 30 quand il entra dans son appartement. Puis, après être passé sous la douche, titubant de fatigue, il s'écroula nu sur son lit avant de sombrer dans un profond sommeil.

Deuxième partie – *Guillaume Robert*

Le 3 juin 2020

Après une journée de congé bien méritée, Xavier se leva de bonne humeur. La journée d'hier n'avait pas vraiment existé et le sommeil réparateur lui avait fait du bien.

Aussitôt le café du matin et le déjeuner engloutis, il s'installa devant son MAC afin de présenter les récents développements du projet de vaccin à l'équipe du ministère de la Santé qui a financé certains projets bien précis. Qui aurait cru qu'on donne à un chirurgien une enveloppe aussi généreuse pour monter une équipe afin de trouver un vaccin sur des recherches où il avait collaboré avec son bon ami Marc, ancien professeur d'université. Pour la cause, il codirige cette recherche mais le grand docteur Marc Bélanger est en le principal investigateur. Les résultats préliminaires sont très concluants et il est fier et surtout intéressé de faire partie de ce projet afin de contrôler cette épidémie.

Pendant la rencontre virtuelle, il reçut un texto de la belle blonde qu'il avait rencontrée en février, peu de temps avant que l'éclosion jette le pire éteignoir sur la libido des célibataires. Elle lui demanda en peu de mots s'il voulait se déconfiner avec elle. De un, elle ne savait pas qu'il était médecin ; de deux, il n'avait tout simplement pas envie de la revoir. C'est en lâchant un soupir qu'il regarda ensuite son agenda de la journée. Il devait faire divers suivis concernant des patients qu'il avait opérés dans les semaines précédentes. Des suivis sur des extractions de vésicule biliaire, sur des appendicites et quelques chirurgies bénignes dont il ne se rappelait plus vraiment. Il devrait regarder ces notes pour les divers suivis dont plusieurs étaient par téléphone, pandémie oblige. Il devrait s'assurer que tout le monde respecte les règles strictes que l'hôpital imposait. L'hôpital Baseline n'avait pas eu d'éclosion jusqu'à maintenant et le docteur Xavier Loug voulait que ça reste comme ça.

En cette belle journée de canicule, Xavier sortit de sa voiture de marque Audi en se passant la réflexion que les gens doivent avoir hâte de profiter des terrasses. La sienne jonchant la cour arrière de sa résidence avait besoin d'un bon nettoyage. Il avait oublié d'enlever la table de patio l'automne dernier et il faisait maintenant du déni sur l'état de celui. Il traversa le stationnement en saluant quelques infirmières qui avaient terminé leur quart de travail en ce soleil du midi étouffant. L'air climatisé de son bureau lui ferait le plus grand bien.

— Salut Sandra, comment ça va ? J'espère que tu as pris le temps de me sortir les dossiers des patients. J'ai tellement opéré dans les dernières semaines que je serai certain de n'avoir jamais rencontré ces personnes lorsque je leur parlerai.

— Tous les dossiers sont dans votre One Note en ordre de rendez-vous, docteur Loug. N'oubliez pas votre rendez-vous avec le directeur général de l'hôpital à 16 heures, comme spécifié dans le courriel que vous avez reçu ce matin.

— Je ne l'ai pas vu, mais bien noté, merci !

Il n'avait jamais parlé au directeur général de sa vie. Il l'avait croisé dans des soirées ou dans des rencontres informelles avec le personnel. Voulait-il lui proposer une promotion ? Pourtant, il n'y avait aucun poste ouvert et Xavier ne démontrait aucun intérêt pour la gestion. Manier le bistouri lui convenait amplement.

En réfléchissant à cette rencontre qui le rendait franchement curieux, il entra dans son bureau sans s'en rendre compte, ouvrit son ordinateur et consulta le fameux courriel de la direction générale. Cela semblait très formel et officiel. Avec un haussement d'épaules, il prit le premier dossier de la journée, ensuite le deuxième, le troisième, etc... Tout lui revenait en écoutant ou en lisant ces notes.

Il était toujours impressionné lorsqu'il écoutait sa propre voix dicter comment une opération s'était déroulée. Il pouvait retourner exactement là où il était à ce moment-là, son état d'esprit, ce qui le troublait. Il pouvait même parfois se rappeler ce qu'il avait mangé après ou s'il était allé prendre un café avec Vincent. Un café avec l'anesthésiste s'imposait souvent quand les opérations se passaient moins bien que prévu. Ce gars-là avait un don pour le calmer instantanément. Malheureusement, Vincent serait au bloc tout l'après-midi. Xavier aurait bien aimé jaser avec lui avant sa rencontre à venir avec la haute instance de l'hôpital.

15 h 45. Il était temps d'y aller. Juste avant, Il s'assit à son bureau, prit un trousseau de clés de sa poche, en dégagea une toute petite dont il se servit pour ouvrir le plus grand des trois tiroirs. Vide... La bouteille de cognac avait disparu.

Troisième partie – *Marie-Ève Boyer*

Xavier n'eut pas le temps de se préoccuper de ce qui était advenue de sa bouteille de cognac. Probablement un confrère qui en avait besoin. Les petits loquets des tiroirs de bureau n'étaient pas difficiles à débarrer. Xavier savait que dans les

moments difficiles, une bonne rasade de cognac aidait à endormir le mal lorsqu'on avait perdu un patient.

Il ferma le tiroir, prit une grande respiration et se leva pour se diriger vers les bureaux du directeur général de l'hôpital. Il était nerveux. En cinq ans, il n'avait jamais eu affaire au directeur général et c'était très bien ainsi ; le médecin et la politicaillerie ne faisaient pas bon ménage.

À peine fut-il arrivé à la porte menant au bureau de la réceptionniste du directeur général, la porte du bureau s'ouvrit et un homme grand, mince et habillé en complet regarda Xavier droit dans les yeux et lui dit :

— Il est grand temps que vous arriviez, docteur Loug. Je commençais justement à me demander où vous étiez passé. Il paraît que vos résultats préliminaires sont très concluants ? Vous m'en voyez ravi. Il a bien longtemps que notre hôpital n'a pas vécu un vrai succès. C'est pourquoi je me demandais s'il y aurait pas moyen d'accélérer un peu les tests de laboratoire. Évidemment, nous nous assurerions que tous vos frais soient couverts puisque je sais que malgré l'enveloppe généreuse pour monter une équipe afin de trouver un vaccin et ainsi collaborer avec votre bon ami, comment s'appelle-t-il déjà ?

— Docteur Marc Bélanger, répond Xavier un peu troublé.

— Oui, c'est ça, docteur Bélanger. Je disais donc que malgré l'enveloppe généreuse pour monter votre équipe, j'ai cru entendre entre les branches que vous allez bientôt présenter vos dernières découvertes et que bien des gens mal intentionnés peuvent y être intéressés. C'est pourquoi j'ai consulté des gens en qui j'ai grandement confiance et nous avons fait bâtir un laboratoire fait sur mesure pour vous. Le financement vient d'une compagnie privée qui désire pour l'instant garder l'anonymat mais ne vous en faites pas, ils n'interviendront pas dans vos recherches. La seule chose qu'ils demandent c'est que lorsque vous découvrirez le vaccin, ils tiennent à le produire. Bien sûr, la gloire vous en reviendra mais ce sont eux et personne d'autre qui vont prendre soin de commercialiser le tout. Ne vous en faites pas, les ressources seront illimitées et cela nous permettra de sauver des vies, en plus de permettre à l'hôpital d'être reconnue. Tout le monde est gagnant.

— Monsieur le directeur, je ne sais pas quoi dire... En fait, je suis... hum... hum... un peu perdu. C'est une chance inouïe mais... hum...

— Je comprends, docteur. Ne vous en faites pas, je vous laisse quelque temps pour y penser... J'attends votre réponse demain soir sans faute.

— Demain soir ? Je dois consulter mon équipe, cela ne me donnera pas...

— Ne vous en faites pas, votre équipe a déjà accepté, il ne manque que vous pour la diriger. Et entre vous et moi, avec ou sans vous, l'équipe saura se débrouiller; ce serait juste plus simple de vous joindre à nous. Parce que vous savez comme moi qu'un chirurgien alcoolique ne fait pas long feu dans un hôpital... J'attends votre réponse demain soir sans faute. Bonne réflexion, docteur Loug, dit le directeur général de

l'hôpital en ouvrant la porte de son bureau, signifiant ainsi que la discussion était terminée.

Quatrième partie – *Robert Lalande*

Xavier n'en croyait pas ses oreilles. Le discours du directeur général était totalement incohérent. D'abord, pourquoi s'être adressé à lui de cette façon au sujet du projet de recherche alors qu'il n'est que le co-chercheur. Il le traitait comme s'il était chercheur principal. Et le projet de recherche n'avait produit que des résultats préliminaires à ce jour. Des résultats prometteurs soit, mais loin de la mise en marché d'un vaccin.

En plus, il l'accusait d'être alcoolique. Peut-être avait-il trouvé la bouteille de cognac ? C'est interdit de boire de l'alcool en service. Mais il ne buvait que rarement lorsqu'une chirurgie avait été particulièrement difficile ou s'était mal terminée. Il prenait un verre occasionnellement à la maison ou dans des situations sociales, sans plus. C'était carrément de la diffamation et Xavier se dit qu'il ne se laisserait pas traiter de la sorte par son patron.

Il sortit son cellulaire et composa le numéro du docteur Bélanger, le chercheur principal responsable du projet de recherche. L'appel fut immédiatement dirigé vers la boîte vocale. Pas surprenant, l'infectiologue était extrêmement occupé en ces temps de pandémie. Il laissa un message :

– Salut Marc, c'est Xavier. Pourrais-tu me rappeler dès que possible s'il-vous-plaît ? Je viens d'avoir une rencontre très bizarre avec notre directeur général et j'aimerais en discuter avec toi. J'attends ton appel. Ciao.

Il retourna à son bureau et mit en marche son portable. Il vérifia les dernières communications qu'il avait reçues à propos du projet de recherche. Aucune référence à une possible entente avec une compagnie pour la production et la distribution d'un nouveau vaccin. Il demanda à Sandra de passer dans son bureau et lui demanda:

– Sandra, aurais-tu vu quelqu'un entrer et sortir de mon bureau pendant mon absence depuis avant-hier ?

– Non, je n'ai vu personne pendant mes quarts de travail. Pourquoi, est-ce qu'il manque quelque chose ?

– Non, non je cherche un document personnel et je ne le trouve pas. Il est sans doute à la maison. Merci, Sandra.

Une fois Sandra sortie, il ne savait plus quoi penser. Il rappela son collègue Marc mais se heurta à nouveau à la boîte vocale. Il composa le numéro de la docteure Richer, une des co-chercheuses du projet. Elle répondit immédiatement.

– Huguette Richer, bonjour.

– Salut Huguette. C'est Xavier. Comment vas-tu ?

— Ah bonjour Xavier. Ça va bien et toi ?

— Moi, ça va, mais je viens d'avoir une rencontre avec le directeur général qui me laisse vraiment perplexe.

— Perplexe ?

— Oui. Ç'a été vraiment bizarre. As-tu assisté à une ou plusieurs réunions au sujet d'une entente de production et de distribution pour un éventuel vaccin qu'on aura découvert ?

— Quoi ? Une entente de production et de distribution ? On en est seulement aux résultats préliminaires. Il me semble que c'est tôt encore pour ce genre d'entente. En tous les cas, de mon côté, je n'en ai jamais entendu parler. C'est le DG qui t'a parlé de ça ?

— Oui, il m'a dit qu'il avait signé une entente et que toute l'équipe était au courant.

— Ah, c'est vraiment bizarre. Je ne sais pas où il a pris ça. Peut-être que Marc est au courant. Lui as tu parlé ?

— Non, comme tu sais, il est super occupé et c'est sa boîte vocale qui répond. Mais je lui ai laissé un message. Je t'en redonnerai des nouvelles quand il m'aura rappelé. Merci Huguette et à bientôt.

Il raccrocha. Sa journée étant finie, il éteignit son portable et le mit dans sa mallette avec quelques dossiers. Il avait la soirée libre avant un autre long quart de travail le lendemain. En sortant de son bureau, Sandra l'interpela.

— Oh docteur, comment est allée votre rencontre avec le directeur général ? Il me semble qu'elle a été plutôt courte. Vous êtes revenu en moins de vingt minutes.

— Plutôt bizarre, je dirais. Il est sorti en trombe de son bureau et m'a déblatéré toutes sortes d'inepties à propos du projet de recherche avec le docteur Bélanger. Je crois qu'il pensait que c'était moi le chercheur principal.

— Ah oui ? Étrange...

— Certain. En plus, il m'a traité d'alcoolique...

— Quoi ? Alcoolique ? Mais je ne vous ai jamais vu boire un verre.

Elle sourit et lui fit un petit clin d'oeil complice. Légèrement embarrassé, il sortit du bureau sa mallette à la main. Il se doutait bien que Sandra était au courant de son petit secret. Elle aura peut-être senti des odeurs de cognac alors qu'elle classait des documents dans son bureau. Pourtant, il s'assurait toujours de bien refermer la bouteille.

Dénouement – *France Roy*

Une fois rendu au bout du corridor, il se demanda si la liste des chirurgies du lendemain était prête. Il revint sur ses pas en direction de son bureau.

- Sandra, est-ce qu'on a reçu l'horaire des opérations de demain ?
- Oui, mais vous n'avez aucune chirurgie.
- Quoi ?! Mais c'est pas possible, j'en avais cinq déjà inscrites la semaine dernière.
- Vous les aviez effectivement mais sur l'ordre du directeur, elles vous ont été retirées ce matin.

Xavier resta bouche bée, consterné par la nouvelle. Il ressortit lentement de son bureau, sidéré par ce qu'il venait d'entendre, puis se ressaisit et un drôle de sentiment l'envahit tout à coup. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas senti ainsi animé d'une telle rage.

Il grimpa les escaliers deux marches à la fois. La réceptionniste du département des ressources humaines avait déjà quitté. Arrivé devant la porte du directeur, il cogna avec force et sans attendre une réponse, entra brusquement dans son bureau.

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? Il y a une demi-heure, vous m'avez convoqué à une rencontre pour me parler d'un projet de vaccin avec une compagnie dont personne n'a entendu parler, vous me traitez de chirurgien alcoolique et je viens d'apprendre que vous avez annulé toutes mes chirurgies pour demain ? Je veux des explications !

— Asseyez-vous, Xavier. J'aurais préféré que ce soit l'enquêteur de votre Ordre professionnel qui, d'abord, vous en informe, mais il s'est désisté à la dernière minute. Une urgence familiale, semble-t-il. Je devais vous reconvoquer dans deux jours mais pendant que vous y êtes, je vous dirai tout.

« Pardonnez mes propos imprécis relatifs au projet de recherche mais comme ça devait être cet enquêteur qui devait tout vous expliquer, je ne m'étais pas préparé à vous aviser que vous êtes sous enquête et le serez jusqu'à nouvel ordre. Vous devinez sans doute pourquoi, je vous épargne les aveux, pour l'instant du moins. Vous devrez collaborer, c'est dans votre intérêt. Avant-hier, vous étiez de garde et vous avez opéré en soirée. Vous avez quitté la salle d'opération vers 22 h 30 en apportant avec vous des documents que vous deviez remplir et remettre le soir même. Avant de les retrouver sous une pile de dossiers, nous les avons cherchés dans les moindres recoins de votre bureau, incluant dans le dernier tiroir de votre table de travail et je précise, fermé à clé. Ce que Sandra a trouvé là, sans trop de difficulté d'ailleurs, ne devait pas s'y trouver et le fait que ce tiroir était verrouillé, nous questionne, docteur Loug. »

« Il y a quelques semaines, je vous ai assigné au projet de recherche avec le docteur Bélanger parce que j'ai toujours admiré votre curiosité et votre rigueur scientifique mais maintenant que vous en savez plus sur la situation, voyez ça plutôt comme une occupation temporaire en attendant la fin et les conclusions de l'enquête. »

« Vous l'ignorez peut-être mais le jeune adolescent que vous avez opéré a subi un choc anaphylactique possiblement dû à un analgésique injecté en post-opératoire.

Rien à voir avec vous, évidemment, mais comme vous le savez dans de telles situations, tous les actes médicaux et chirurgicaux administrés au patient devront être analysés à la loupe depuis son arrivée à l'urgence de l'hôpital. Depuis les deux scandales de l'année dernière, qui ont fait les manchettes de tous les journaux, nous ne pouvons nous permettre une troisième erreur médicale parce qu'un employé a travaillé sous l'effet de médicaments, de substances, d'alcool ou je ne sais trop quoi qui pourrait avoir perturbé son jugement et sa capacité professionnels. »

— Monsieur, Maria du laboratoire a prélevé de mon sang pour la recherche environ dix minutes avant que j'opère ce jeune patient. Si vous ne demandez pas au labo de procéder au test de CDT pour recherche d'alcoolémie qui prouve que j'étais apte à exercer mes fonctions de chirurgien cette soirée-là, c'est moi qui le ferai.

« Monsieur le directeur, je ne suis pas alcoolique et je n'ai jamais opéré ni pratiqué la médecine sous l'effet de l'alcool. Jamais ! Le seul et unique moment où ça m'est arrivé entre ces murs, avec Vincent l'anesthésiste, c'est après seize heures de chirurgies continues auprès des nombreux blessés, suite à la collision d'un train et d'un autobus scolaire il y a deux ans, et nous avons terminé notre service. Quand j'ai quitté l'hôpital avant-hier soir, à la fin de ma garde, j'étais complètement à jeun. Comprenez-vous ? »

— Non justement, je ne comprends pas. Dites-moi alors ce que faisait une bouteille de fine cognac, et pas de moindre qualité, dans un tiroir barré à double tour de votre bureau ? Et ne me dites pas que c'était pour donner en cadeau. Elle avait été ouverte et l'employé d'entretien ménager qui est entré dans votre bureau immédiatement après votre départ pour y faire le ménage, a déclaré avoir senti une odeur d'alcool. Alors, c'est à mon tour de vouloir des explications !

Se sentant soudainement effondré, Xavier ne put répondre. Il se leva et sans dire un seul mot ni regarder l'homme assis devant lui, se retira.

Il ne savait pas quoi faire ni à qui parler. En longeant le couloir pour se rendre vers l'ascenseur, il remarqua que certains collègues semblaient l'éviter, d'autres le dévisageaient carrément ou le saluaient poliment sans entamer la conversation comme à l'habitude. Il comprit que tout l'hôpital était probablement au courant et que les fausses rumeurs allaient bon train. Il prit la décision de quitter les lieux et de retourner chez lui réfléchir à tout ça.

Le retour à la maison à l'heure de pointe fut long, de sorte qu'une fois arrivé, sa décision était prise. Il ouvrit son portable et adressa un courriel au directeur général.

Suite à nos rencontres et discussions de cet après-midi, par la présente, je vous informe que je désire prendre un congé de travail d'une durée de trois mois. Depuis les cinq dernières années à l'emploi de l'hôpital Baseline, j'ai accumulé de nombreuses heures supplémentaires de garde, de sorte que si vous

acceptez ma demande, je pourrai débiter ce congé dès demain. Cependant, je peux vous assurer de ma disponibilité et de mon entière collaboration à l'enquête qui aura cours durant cette période. Veuillez agréer, Monsieur le directeur, mes plus cordiales salutations.

Il s'écoula à peine cinq minutes avant que le directeur ne lui apprenne que ce congé lui était accordé. Après avoir pris un léger goûter, Xavier décida de retourner à son bureau reprendre sa chaise longue, son oreiller et quelques effets personnels qu'il ne voulait pas laisser sur place, certain que ce local serait rapidement occupé par quelqu'un d'autre. À son arrivée, il croisa Vincent qui le salua amicalement et manifestement voulait lui parler.

— Mon vieux, je viens d'apprendre la nouvelle. Comment vas-tu ?

— Les nouvelles vont vite à ce que je vois, mais ça va aller.

— Un chirurgien en moins du jour au lendemain, il faut s'organiser rapidement. On peut se parler ?

— Oui, bien sûr. Je m'en allais vider mon bureau justement.

Xavier invita Vincent à s'asseoir dans l'un des deux fauteuils aménagés pour les réunions.

— Je suis désolé de ce qui t'arrive, mais je peux t'assurer que le personnel du bloc opératoire est solidaire pour te soutenir dans cette histoire. Hier, nous avons tous été questionnés et personne n'a jamais remarqué un comportement erratique ou senti une odeur suspecte chez toi. Je t'ai toujours apprécié, Xavier, et nous avons eu souvent de belles conversations ensemble, mais je te connais peu parce que tu as toujours été extrêmement discret en ce qui concerne ta vie privée, ce que j'ai toujours respecté. J'aimerais beaucoup t'aider mais j'ignore comment.

— Merci, Vincent, j'apprécie. J'aurais souhaité te parler de moi parfois mais j'en étais incapable.

Xavier baissa les yeux pour fixer la table qui les séparait et après un interminable silence, reprit la parole pour raconter comme s'il lisait dans un livre quelques chapitres de sa vie.

— Je suis le fils unique d'un couple qui au début de leur quarantaine ne s'attendait pas à avoir un enfant. Mes parents vivaient dans la richesse et leur immense fortune leur permettait de voyager à travers le monde, de faire partie de tous les jets sets de la planète et de ne se soucier de rien. Les premières années, ils m'amenaient avec eux mais je ne les accompagnais pas vraiment. J'étais entouré de deux ou trois nounous qui s'occupaient de moi tout au long de ces voyages. Je suis allé dans les meilleures écoles où la plupart des enseignants étaient reconnus mondialement. Je revoyais mes parents quelques semaines par année, aux vacances ou aux longs congés pendant lesquels ils recevaient et me présentaient à leurs amis. En dehors de

ces périodes, ma famille se manifestait par des cartes postales provenant des endroits où ils séjournèrent et qui se résumaient toujours aux deux mêmes phrases : « *Je suis fier de toi, mon fils. Papa. – Bisous mon fils. Maman.* » Ils moururent dans un accident d'avion. J'avais vingt ans quand j'héritai de leur fortune. Je voulais à tout prix inventer ma vie et il n'était pas question de faire comme eux.

« Du plus loin que je me souviens, j'adorais les sciences. Je me suis donc inscrit à l'université où je louais une chambre d'étudiant des plus modestes. J'avais trop longtemps vécu en retrait du vrai monde, il me fallait me fondre à la réalité de la majorité. C'est là que j'ai rencontré Sandrine qui elle aussi en était à sa première année de médecine. C'est avec elle que j'ai connu ce qu'était une vraie famille où je fus accueilli comme un fils, entouré d'affection et d'amour. Nous nous sommes mariés après l'internat et avons choisi de nous spécialiser, elle en psychiatrie, moi en chirurgie. Notre fils Max est né deux ans plus tard. Nous vivions dans un bonheur que je n'avais jamais cru possible pour moi. J'étais comblé ! Mais, « *ils eurent beaucoup d'enfants et vécurent heureux jusqu'à la fin des temps* », c'est juste dans les contes de fées. »

« Un jour, Sandrine dut consulter son médecin pour ce que nous croyions être une migraine persistante mais nous avons appris avec stupeur qu'elle souffrait d'un glioblastome multiforme de grade IV. Une espérance de vie de moins d'un an. La localisation de la tumeur au cerveau rendait la chirurgie impossible. La chimiothérapie et la radiothérapie avaient donné de bons résultats chez certains patients mais pas chez elle. Son état se détériorait de jour en jour et je demeurais auprès d'elle en tout temps. »

« Avant sa maladie, nous avions une espèce de routine elle et moi. À chaque vendredi soir, une fois Max au lit, nous prenions un verre de cognac ensemble. Notre défi était de trouver la meilleure qualité vendue à travers le monde. Nous n'étions pas des amateurs d'alcool. Sandrine avait été élevée dans une famille qui n'en consommait pas et moi, dans une qui en consommait trop. Mais le cognac était notre rituel, quasi sacré, pour célébrer nos réussites professionnelles de la semaine et retrouver notre intimité. Quand ses céphalées sont devenues trop intenses, elle prenait des analgésiques le jour mais le soir, elle les refusait. Je doublais la dose de cognac et elle s'endormait dans mes bras. »

« Après sept mois de traitements inefficaces, son neurochirurgien nous apprit qu'une équipe médicale allemande expérimentait un tout nouveau traitement pour ce type de cancer au cerveau et qu'elle cherchait des volontaires. Convaincue qu'elle n'avait plus rien à perdre, Sandrine accepta tout de suite. Elle a tellement bien réagi à ce nouveau traitement que deux semaines plus tard nous étions de retour et son neurochirurgien assurait le suivi médical post-opératoire. Petit à petit les symptômes disparurent et les examens étaient concluants. La tumeur diminuait tellement de volume, qu'après un an, il ne restait presque rien et Sandrine avait récupéré au moins 80 % de ses forces et capacités. Nous étions fous de joie et certains que le pire était derrière nous. Tout en poursuivant sa convalescence à la maison, elle avait repris ses activités préférées, le jardinage, la cuisine, la lecture, aller chercher Max à la maternelle, faire du vélo ou des ballades en auto avec lui. Elle adorait faire du kayak en solitaire, ce

qu'elle appelait son défi de jeunesse et elle connaissait tous les plans d'eau les plus proches de la maison. »

« Par une magnifique journée de juin, elle m'annonça qu'elle se sentait prête à essayer une promenade sur l'eau et refusa que je l'accompagne, me promettant qu'elle serait de retour pour le lunch. Elle n'est jamais revenue. Après deux jours de recherche, on retrouva quelques morceaux de son kayak accrochés à un tronc d'arbre mort, à quelques mètres d'une chute, mais pas son corps. Sandrine connaissait ce plan d'eau et ne s'y était jamais aventurée, sachant le courant des rapides mouvementé et dangereux. J'appris de son neurochirurgien qu'elle l'avait consulté quelques semaines auparavant, que certains de ses symptômes étaient réapparus et que la tumeur augmentait petit à petit de volume. On évoqua pour Max, les parents et les amis la thèse de l'accident, mais je suis certain que sa volonté était d'en finir le plus vite possible. »

« Le 21 juillet devait être le jour de son anniversaire et c'est ce même jour que Max se réveilla avec une forte fièvre. Je me rendis immédiatement à l'urgence de l'hôpital pédiatrique où l'on tenta pendant deux semaines de lui sauver la vie. Fièvre atypique d'origine inconnue fut le diagnostic officiel du décès et l'autopsie ne révéla rien de particulier. »

« En moins d'un mois, les deux êtres que j'aimais le plus au monde m'étaient enlevés et ma vie devint pire que tout ce que j'avais connu jusqu'à ce jour. L'inavouable dans tout ça, c'est que toutes mes années d'étude, mes connaissances, mon expérience en médecine m'ont été totalement impuissantes. J'ai été incapable de les sauver et ça, je n'arrive pas à l'accepter comme je n'arrive pas non plus à accepter que Max soit laissé seul dans un trou à attendre que je le rejoigne. »

Et en disant ça, Xavier souleva le bijou pendant à une chaîne qu'il portait toujours à son cou et qui cachait un mince boîtier.

— Tu vois, Vincent, Max reste toujours avec moi et une partie de ses cendres me suit partout où je vais, et il le restera jusqu'à ma mort. Tout ce qui me reste de Sandrine et de Max, ce sont les souvenirs des plus beaux jours de ma vie et tout le bonheur du monde se loge dans ce rituel de fin de soirée quand j'ouvre une bouteille de cognac et que nous sommes à nouveau réunis.

Xavier s'arrêta de parler et ferma les yeux. Il ne vit pas les larmes de Vincent qui, envahi par l'émotion, ne pouvait rien dire. L'histoire de cette vie était le récit le plus émouvant qu'il n'avait jamais entendu et il aurait aimé le prendre dans ses bras et lui manifester son empathie, sa compassion mais il s'en sentait incapable.

— Je sais, c'est ridicule... soupira Xavier.

— Non mon ami, ce n'est pas ridicule. Ce sont tes souvenirs les plus mémorables, les plus précieux que tu conserves d'eux et qui t'accompagnent encore maintenant. Ton histoire est difficile à entendre, Xavier, mais c'est une magnifique histoire d'amour et tu n'as pas à t'en vouloir de n'avoir rien pu faire pour les sauver. Tu sais bien que notre pouvoir est limité et quoique nous puissions faire, la vie nous échappe à un

moment donné. Merci de t'être confié à moi. Je te jure que je ne laisserai personne douter de toi.

Sur ce, Xavier serra les mains de Vincent et se leva pour le raccompagner à la porte de son bureau.

L'enquête amorcée par le directeur fut courte et évidemment les preuves recueillies innocentèrent Xavier complètement. Même après plus de trois mois de congé, il n'avait toujours pas manifesté son intention de reprendre ses fonctions de chirurgien à l'hôpital Baseline.

Un jour, alors que Vincent se rendait à la cafétéria, le directeur l'interpela.

— Vous avez des nouvelles du docteur Loug ? Ça fait plus de trois mois et je n'ai encore reçu aucune confirmation de sa part. Maintenant que sa réputation est rétablie, il devrait se manifester tôt ou tard. L'hôpital a besoin de bons chirurgiens comme lui.

— Non, je n'ai pas eu de ses nouvelles récemment.

— Il va revenir, j'en suis certain. On a tous besoin de travailler pour vivre et faire vivre sa famille et il lui reste encore de nombreuses et belles années de carrière devant lui, n'est-ce-pas ?

— Vous avez tout faux, monsieur le directeur. Vous dites qu'il a besoin de travailler pour vivre. Faux : il est indépendant de fortune. Vous dites « travailler pour faire vivre sa famille. » Faux : le malheureux n'a plus de famille. Vous dites qu'il lui reste encore une longue carrière devant lui. Faux : dans sa tête et dans son cœur, tout ce qui reste à ce pauvre homme est une odeur de cognac et quelques poussières !

F I N